

Puig d'Olena, 14-XII-1942

Cher Jean: Après le long silence des premiers mois de cette année, nous continuons à recevoir de vos lettres. Depuis que nous sommes à Puig d'Olena de retour du Mas Blanc, il est arrivé un feuillet contenant des poésies en polonais, sans date, mais postées à Macoris, puis une lettre pour Espérance, déjà du Mexique, puis enfin une lettre pour Mercédès, écrite à Macoris le Noël 1941. Celle que vous lui avez écrit lors de votre arrivée au Continent n'est pas encore arrivée, ni celle postérieure pour moi. Peut être Papa Noël sera si gentil de nous en faire son cadeau.

Il y a quelques semaines, une de nos amies partit pour le Nou-

veau Monde, et emporta avec elle tout ce que nous avions préparé, jusqu'alors, pour votre anthologie. Aussitôt qu'elle sera arrivée, elle vous enverra les feuillets des copies, et un volume d'Ausiàs March, assez délabré, et plein de coquilles, mais qui sans doute sera le bienvenu. Nous n'en avons trouvé de meilleur. Pour les copies vous trouverez un mélange ahurissant de noms anciens et modernes, assemblés sans autre ordre que celui du hasard qui nous faisait trouver les livres d'où puiser nos matériels. Cela suppose un plus de travail pour vous - faire une nouvelle copie -, mais en réduisant le volume de l'envoi, l'a rendu plus commode. Nous continuons à chercher les auteurs qui manquent, et vous recevrez par avion les copies respectives. Je regrette qu'il ne soit possible comme vous aviez pensé, avoir fini tout cela pour le Nouvel An, mais il faut tenir compte des circonstances.

J'attends avec impatience ma lettre, car j'espère que tu y parleras de votre vie ici-bas et du climat, de vos projets et de vos illusions avec plus de détail que dans celle d'Espérance, écrite dans un style voltigeant qui déconcerte parfois. Je suis heureux que tu aies trouvé des gens de ton goût dans cette ville; tu l'avais bien mérité. Ton apprentissage d'imprimerie m'a fait songer à ce que tu disais une fois, que tu ne pourrais jamais donner un livre à la presse, si ce n'était toi-même qui devais l'imprimer... Quand à ta décision de fonder une revue appelée Les Armes & Les Lettres, je n'ai pu m'empêcher de sourire, en songeant qu'il y a nombre de revues - de Juventudes locales, de milices universitaires, etc., etc., qu'ici en Espagne portent ce même titre. Cervantès ne songea pas, je crois, que son discours aurait une popularité si croissante.

À présent, tu dois avoir en ton pouvoir la longue lettre que j'écrivis il y a une année avec de longs commentaires aux 44 premiers poèmes de ton premier livre. Je n'y reviendrai donc pas. Les sept que je viens de recevoir ne font pas oublier ceux-là. À propos: il m'est arrivé un seul feuillet, dont la première page porte déjà la chanson Tout de termes claires... Cela était précédé d'autres pages avec l'en tête de la lettre et un poème qui porterait le numéro 44 et qui aurait disparu? À toi de répondre.

XLV. Chanson. La deuxième partie -celle qui commence: Pollen qui reste des moments...- est très belle. Surtout l'idée de cette troublante fleur du dernier hasard... À mon avis, ce qui ne va pas c'est le dernier vers, lequel au lieu de conclure en quelque sorte le poème, y est tout à fait étranger. Bon que la fleur ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ attende toujours; mais qu'est-ce qu'il nous fait qu'elle vibre toute? Pour le reste du poème étant complètement indifférent que la fleur vibre ou non, cette dernière phrase -phrase au surplus- introduite au dernier moment avec le syndéticon d'une i copulative, fait au lecteur l'effet inéquivoque d'un pégal.

XLVI. Chanson. C'est peut-être le plus réussi des nouveaux poèmes. C'est honnête d'y avoir mis un lème du Faust. Je n'objecterais peut-être qu'au "tu mordras sa bouche..." Je comprends ton intérêt à te servir d'un verbe énergique, mais mordre me semble trop corporel, trop charnel, trop solide

(Inacabada)

Esquita 15 dies abans de morir